

Il y a de la liberté à vivre dans ces lieux imprévisibles, à l'ombre d'une montagne ou bien très haut sous les étoiles, ou blotti entre deux rochers, il y a de la liberté à être dans ces lieux où ce qui civilise est ténu, chimérique, improbable, dans de hautes vallées loin de tout et qui se ferment aux premières neiges de l'automne. Ce sont peut-être les seuls lieux libres et forts, où poussent des humanités capricieuses, hybrides, solitaires, parfois inquiétantes. À mon avis, ce sont ces libertés-là que Giono a décrites à travers les passions, les caractères de ses personnages. Vivant à la lisière, à l'orée, près du ciel ou de l'eau, loin des intrigues basses des cités, en contact avec ce que la nature trame, autour d'eux ou en eux. Des « déserteurs » ayant choisi de n'être rien du point de vue social, afin d'aller à l'essentiel de leur humanité. Henri Bosco dans *Malicroix*, ou le Ramuz de *Derborence* ont su parler aussi de ça. Giono dans *L'Iris de suse* a montré ces individus – comme l'étrange et fascinant Casagrande dans sa « Maison Grande », un dédale à son image – allant au bout de leurs chimères, dans des demeures qui sont aussi des labyrinthes intérieurs. Les vrais événements n'ont pas lieu sur les grandes scènes des hommes, mais dans le théâtre secret du monde, et singulièrement dans celui de ces consciences seules qui ont choisi de s'isoler pour se connaître et s'accomplir.

Alain Nouvel

---